

qu'il adossait, redécouvraient ses dispositions naturelles, de sorte que personne moins que lui n'était tenté de rechercher les joies de l'existence. À force de naviguer, le bâtiment qui le portait vint prendre terre au fond de la mer Noire, à la petite ville de Pesti. C'était alors le port principal du Caucase du côté de l'Europe. Sur une plage, sablonneuse en partie, en partie boueuse, couverte d'herbes de montagne, une forêt épaisse, à moitié plongée dans l'eau, s'élevait à l'ouest dans l'intérieur des terres, au-dessus le cours d'un fleuve large, au lit tortueux, plein de rochers, de fougères et de troncs d'arbres échoués. C'était le Phare, la rivière d'or de Bantiquette, aujourd'hui le Bion.

ARTHUR DE GOBINEAU

# nouvelles asiatiques





nouvelles  
asiatiques

*L'éditeur tient à remercier Pierre Bernfeld pour son implication dans la réalisation de cet ouvrage.*

Pour la présente édition :  
© Les Éditions du Sonneur, 2007  
ISBN : 978-2-916136-09-7  
Dépôt légal : novembre 2007  
Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

ARTHUR DE GOBINEAU

# nouvelles asiatiques

Préface de Richard Labévière



## PRÉFACE

## LIRE GOBINEAU

LES SIX TEXTES qui constituent les *Nouvelles asiatiques* du comte Joseph Arthur de Gobineau sont des perles littéraires, figures achevées de l'art si difficile de la fiction courte. Introuvables, ces textes se perdaient entre oubli et préjugés. Il fallait les rééditer. Voilà qui est fait.

Mais la présente édition était encore en fabrication que des amis libraires, critiques ou lecteurs mettaient en garde les Éditions du Sonneur : l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* du sulfureux Gobineau aurait inspiré les thèses racistes aryennes de Rosenberg, disait-on sans autre précision. La censure frappe toujours les singularités, sans expliquer ni démontrer. Il y a la censure brutale, qui tombe comme le couperet d'une guillotine. Et puis il y a les censures plus sournoises, qui entretiennent la rumeur à coups de sous-entendus.

Oui, Gobineau... Enfin, vous voyez ce que je veux dire... Non ! On ne voit pas. On ne voit pas si on n'a pas accès au texte. On ne voit pas sans lire. Sans essayer de comprendre. Et, plutôt que des singularités, des œuvres coupées de leur environnement, il s'agit d'interroger les « épistémés », c'est-à-dire les logiques qui, à un moment ou à un autre, produisent tel ou tel système de représentations.

Mark Twain aurait dit que présenter Gobineau comme un précurseur du racisme nazi est « un peu exagéré ». En rester là nous priverait non seulement d'une œuvre littéraire de premier plan, mais aussi d'une vraie compréhension des mécanismes qui ont fabriqué la mythologie de l'homme blanc, de son droit de colonisation, de son devoir d'apporter la civilisation aux races inférieures qui furent – faut-il le rappeler – une doxa qui dura jusqu'aux années cinquante. Une mise au pilori de Gobineau ne saurait remplacer une analyse historique de la pensée européenne, les idées défendues alors par le malheureux étant largement dominantes. Plutôt que jeter en pâture un bouc émissaire aux gardiens de la morale, absolvant ainsi toute une époque sans en mettre à jour les ressorts, c'est cette unanimité qu'il faut interroger,



une unanimité qui finit toujours par générer une conception policière de l'histoire.

Enfourchant les thèses hostiles à la Révolution française, celles de Louis de Bonald ou des frères de Maistre, qui seront reprises par pléthore d'auteurs réactionnaires, Gobineau les érige en philosophie de l'histoire où la race, en effet, devient la notion centrale opposée à l'universalisme et au progrès. Comme beaucoup de ses contemporains, Gobineau s'est fixé un objectif : « Étudier la nature intime de la cause de la vie et de la mort des civilisations. » En son temps, il n'a rien d'un auteur maudit. Il est abondamment et élogieusement cité par Renan, Larousse, Michelet et bien d'autres. Même Taine, le grand critique du XIX<sup>e</sup> siècle, la référence de tous les Lagarde et Michard de nos enfances studieuses, lui dresse des couronnes. Il écrit dans son *Introduction à l'histoire de la littérature anglaise* : « La philosophie de l'histoire humaine répète comme une fidèle image de la philosophie de l'histoire naturelle [...] les races aryennes sont éprises du beau et du sublime, les races sémitiques sont fanatiques et bornées. » Ce genre de florilège peut remplir des bibliothèques ou les vider. Il est intéressant de relever que, pour Claude Lévi-Strauss, l'essai de Gobineau ne cons-

titue pas un système à déconstruire, mais plutôt le prétexte à expliquer, à partir des confusions scientifiques des idéologies positivistes du XIX<sup>e</sup> siècle, les déterminismes susceptibles de produire le racisme contemporain. Et là, Auguste Comte et son catéchisme positiviste sont plus encore sur la sellette ! Gobineau est loin du racisme contemporain. Le paradis qu'il situe aux pays des Aryens est un paradis perdu depuis des millénaires, à jamais inaccessible, et la race des seigneurs est abolie pour toujours.

Mais assez sur ce point.

C'est sous la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte que Tocqueville devient ministre des Affaires étrangères et fait de Gobineau son chef de cabinet. Commence pour notre homme une carrière diplomatique qui, sans être de premier plan, l'amène à occuper différents postes à l'étranger. Le 9 novembre 1850, il est nommé premier secrétaire de la Légation de France à Berne, où il s'ennuie. Il voyage en Italie, lit Stendhal et se passionne pour la Renaissance. Il est envoyé ensuite à Hanovre. C'est là qu'il travaille à son *Essai sur l'inégalité des races humaines* qui paraît en 1853 à compte d'auteur chez Firmin-Didot. L'année suivante, il est nommé premier secrétaire de la Léga-

tion de France à Francfort. Alors que le Second Empire s'engage dans la guerre de Crimée contre la Russie, Gobineau est envoyé en Perse. Il s'embarque à Marseille le 10 février 1855, visite Alexandrie et Le Caire avant de gagner Téhéran en caravane. L'année suivante, le diplomate-écrivain se rend en Afghanistan. En 1859, paraît chez Hachette *Trois ans en Asie*, récit de son séjour en Orient et, l'année suivante, *Voyage à Terre-Neuve* où il avait été dépêché afin de superviser la délimitation des zones de pêche.

En 1861, Gobineau renoue avec l'Orient. Ministre plénipotentiaire de France à Téhéran, il travaille à déchiffrer les écritures cunéiformes. Paru en 1864, son traité sur le sujet ne suscite qu'un succès d'estime et la curiosité de quelques érudits. Nommé ensuite en Grèce, Gobineau sillonne le pays, visite les îles de la mer Égée, se passionne pour l'histoire ancienne et la statuaire grecque au point de s'essayer à la sculpture. En 1868, il est nommé ministre plénipotentiaire à Rio. Il supporte mal le climat et le trop grand foisonnement de la végétation. L'amitié de l'empereur Dom Pedro II adoucit son séjour, durant lequel il se remet à écrire. En 1869 paraît chez Plon son *Histoire des Perses*.

En mai 1870, peu avant la déclaration de guerre à la Prusse, il regagne la France pour un long congé. Alors élu conseiller général du canton de Chaumont-en-Vexin, il est chargé de mission auprès d'Adolphe Thiers, chef du pouvoir exécutif de la nouvelle République. Durant la Commune de Paris, ses critiques à la bourgeoisie versaillaise sont plus virulentes que celles qu'il adresse aux Communards. Renonçant à une candidature à l'Académie française, il part en poste pour la Suède et la Norvège en mai 1872. *Les Pléiades* paraissent en avril 1874. Préfaçant ce roman qui raconte les tribulations amoureuses de trois jeunes gens, Roger Vailland écrit : « Ah ! Comme j'aime ce M. de Gobineau, comme je l'aime en cette année 1871, la cinquante-troisième de son âge, quand il commence d'écrire *Les Pléiades*. [...] Gobineau, dont la philosophie est "réactionnaire", considère évidemment les "fils de roi", les "pléiades", comme les derniers survivants d'un Âge d'or, situé aux temps les plus lointains de l'Histoire. Les révolutionnaires se proposent de créer en avant, dans la société qui donnera "à chacun selon ses besoins", un âge d'or, où tous les hommes seront des "pléiades". Toute philosophie mise entre parenthèses, donnons le nom de Pléiades à ce *club*

idéal, dont chacun de nous a bien rêvé quelque jour et que, pour ma part, je n'ai pas encore désespéré de réunir, qui ne grouperait que les êtres de même qualité, selon leur "affinité", nos amis bien sûr, ceux que nous connaissons et ceux que nous ne connaissons pas encore. Ainsi pourrions-nous lire Gobineau sans "parti pris".<sup>1</sup> »

Les *Nouvelles asiatiques* sont publiées en 1876. Brouillé avec sa femme et ses deux filles, Gobineau met en vente la même année le château familial de Trye, avant de repartir en voyage pour la Russie et la Turquie avec son ami l'empereur du Brésil. À son retour, il est mis à la retraite pour avoir quitté son poste sans autorisation préalable. Il s'installe à Rome avec l'espoir d'y mener une nouvelle carrière de sculpteur. C'est là aussi qu'il met en chantier un grand poème, *Amadis*, qui interroge une nouvelle fois la décadence de l'histoire et de l'humanité<sup>2</sup>. En Italie, Gobineau se lie au compositeur Richard Wagner – lui aussi instrumentalisé par des gens peu sympathiques ! Sa santé se dégrade et l'oblige à effectuer des cures à Carlsbad en 1880. L'année suivante, il séjourne chez les

1. Roger Vailland, préface pour *Les Pléiades*, Le Livre de Poche, Librairie générale française, 1960.

2. L'ouvrage sera publié chez Plon en 1887, après sa mort.

Wagner à Bayreuth. Multipliant les voyages entre son atelier romain et son nouveau refuge chez la comtesse de La Tour au château de Chaméane, dans le Puy-de-Dôme, Joseph Arthur de Gobineau meurt le 13 octobre 1882, d'un malaise foudroyant, sur le quai de la gare de Turin.

De cette vie hachée ressortent deux traits saillants de la pensée de Gobineau, contredisant les appropriations et déformations successives qu'en firent les milieux wagnériens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et notamment l'idéologue eugéniste Houston Chamberlain, l'un des principaux inspirateurs d'Adolf Hitler. Il y a d'abord un fondamental pessimisme, formé à la lecture de Byron et de Schopenhauer, qui rend tout projet de réforme politique inconcevable, et par conséquent aussi le plus petit début de mise en application d'un quelconque programme tiré de la théorie de l'inégalité des races. Les quatre volumes de l'*Essai* ne constituent, en aucune façon, une démonstration « scientifique ». Le lecteur Tocqueville ne s'y est pas trompé, qui y voit une « épopée désespérée » sur le thème platonicien de l'histoire comme inexorable déperdition de l'être. Ce pessimisme métaphysique radical est le fil rouge de l'œuvre et imprègne l'existence de l'éternel voyageur.

Il y a ensuite la distinction primordiale que Gobineau établit entre les races, non sur le plan de l'importance et du poids démographique, non sur la base de valeurs étalons à partir desquelles juger des inégalités, mais sur celle d'aptitudes différentes. On peut lire Gobineau comme le défenseur d'une diversité culturelle infinie, interrogée par une curiosité et une empathie constantes avec l'Autre. Curiosité et empathie qui furent les siennes durant toute sa vie de voyageur, comme si, à travers cette vie et son œuvre littéraire, Gobineau s'était évertué à nier, dans la réalité, ce que son *Essai sur l'inégalité des races* a de plus contestable. Adossé à sa mélancolie de l'histoire vécue comme une chute, son intérêt joyeux pour les populations de la Grèce, de l'Iran ou de l'Afghanistan relève moins de sa préférence aryenne que d'un goût très vif pour les expressions les plus surprenantes de la diversité culturelle. Dans cette perspective, les *Nouvelles asiatiques* nous gratifient d'un enseignement très lévi-straussien : l'histoire est partout. C'est l'un des paradoxes de Gobineau, ce n'est pas le seul.

« Savoir voyager, avertit notre auteur, n'est pas plus l'affaire de tout le monde que savoir aimer, savoir comprendre et savoir sentir. Tout le monde

n'est pas plus en état de pénétrer dans le sens réel de ce que les changements de lieu apportent de spectacles nouveaux, que tout le monde n'est apte à saisir la signification d'une sonate de Beethoven, d'un tableau de Vinci ou de Véronèse, de la Vénus d'Arles ou de la Passion de Bianca Capello. » Les *Nouvelles asiatiques*, outre leur bonheur communicatif du merveilleux, nous embarquent dans un étrange et beau voyage. Lire, c'est voyager. Voyager, c'est aussi lire : Gobineau a l'art de lire dans les regards qu'il croise, ceux du marchand turc, des courtisanes caucasiennes ou du muletier de Susiane, l'ancien pays d'Élam devenue satrapie de l'empire perse. Le regard des gens plutôt que les paysages ou les monuments et les ruines.

Pour les hommes de lettres du XIX<sup>e</sup> siècle, le voyage en Orient est un pèlerinage obligé, comme le voyage à Rome pour les peintres. C'est un genre à part entière. *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* que Chateaubriand publie en 1811 en est le modèle. En 1851, le *Voyage en Orient* de Nerval constitue une autre référence, après les *Souvenirs et paysages d'Orient* de Maxime du Camp (1848), les *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* et le *Nouveau Voyage en Orient* d'Alphonse de Lamartine (1835 et 1853). En



1853, alors qu'on lui demande de préciser sa conception du voyage, Théophile Gautier qui vient de publier son *Constantinople* répond : « Quant à ma méthode, c'est celle de lord Byron... Je voyage pour réaliser un rêve tout bêtement, pour changer de peau, si tu veux. Je suis allé à Constantinople pour être musulman à mon aise ; en Grèce pour le Parthénon et Phidias ; en Russie pour la neige, le caviar et l'art byzantin ; en Égypte pour le Nil et Cléopâtre ; à Naples pour le golfe et Pompéi ; à Venise pour Saint-Marc et le palais des Doges...<sup>3</sup> »

À la différence de ses prestigieux devanciers ou contemporains, le diplomate Joseph Arthur de Gobineau voyage souvent par obligation, pour raisons professionnelles, et ses récits vivants, rarement dans le coloriage et le pittoresque, s'apparentent à des reportages. Des reportages à l'ancienne, s'entend : « Un des grands plaisirs de la marche, c'était de se rencontrer aux lieux de campement avec une autre caravane arrivant d'une direction opposée. Naturellement, dans de pareils cas, les chefs respectifs des deux grands corps ambulants se sont assurés à l'avance qu'ils peuvent s'établir l'un près de l'autre sans compro-

3. Émile Bergerat, *Théophile Gautier, entretiens, souvenirs et correspondance*, Éditions Charpentier, 1879.

mettre leurs moyens de subsister. Alors ce sont deux cités qui s'arrêtent en face l'une de l'autre ; deux cités véritables : l'une vient de l'Occident, l'autre est partie de l'Orient ; qu'on s'imagine Samarkand et Smyrne se rencontrant au pied des montagnes qui séparent la Médie de la région du Tigre et de l'Euphrate. De ce côté, sous ces tentes, sous ces baraques, sont des Persans de l'est, des gens du Khorassan, des Afghans, des Turcomans, des Ouzbeks, des hommes venus des frontières lointaines de la Chine [...]. »

L'une des caractéristiques les plus frappantes des *Nouvelles asiatiques*, c'est aussi l'absence de toute espèce de jugement moral. « Il s'abstient soigneusement de juger les comportements qu'il rapporte, contrairement à la plupart des voyageurs et reporters occidentaux pressés qui ne peuvent s'en empêcher. Cette déprise de soi est un luxe rare et une forme élaborée de la politesse. Gobineau s'est payé ce luxe et s'est conformé à cette modestie minimale sans laquelle les êtres et les choses se dérobent », expliquait Nicolas Bouverier. Un soir, dans l'arrière-salle du Soleil, l'un de ses bistrots genevois préférés, au sortir des studios de la Télévision suisse romande où il venait de participer à une émission consacrée au voyage,

l'auteur de *L'Usage du monde* m'a cité l'introduction des *Nouvelles* : « J'ai agi de mon mieux pour saisir et garder ce qui m'était apparu de plus saillant, de mieux marqué, de plus étranger à nous. Mais il reste tant de choses que je n'ai pu même indiquer ! »

Rien dans les *Nouvelles asiatiques* qui évoque quelque mission civilisatrice ou rêve de domination. Aucune allusion à quelque supériorité raciale ou culturelle. À travers ses fulgurances flaubertiennes – selon Bouvier, « ils vont en Orient, ils en reviennent » est un écho à la formule choc de *L'Éducation sentimentale* « Il voyagea. Il revint. » –, Gobineau excelle à restituer à la fois le réel et le merveilleux, mais aussi l'imaginaire de l'Autre. En voyage, les mots peignent au plus près les habitants des contrées traversées : l'Orient de Gobineau nous fait rêver, mais il a une consistance matérielle.

Ce qui court d'une nouvelle à l'autre, c'est le présent dévorant du voyage, où se dissolvent la mémoire et le projet : « On peut donc s'expliquer que lorsque les hommes ont goûté une fois de ce genre d'existence, ils n'en peuvent plus subir un autre. Amants de l'imprévu, ils le possèdent, ou plutôt s'abandonnent à lui du soir au matin, et du

matin jusqu'au soir ; avides d'émotions, ils en sont abreuvés ; curieux, leurs yeux sont constamment en régal ; inconstants, ils n'ont pas le temps même de se lasser de ce qui les quitte ; passionnés enfin pour la sensation présente, ils sont débarrassés à la fois des ombres du passé, qui ne sauraient les suivre dans leur évolution incessante, et encore bien plus des préoccupations de l'avenir écrasées sous la présence impérieuse de ce qui est là. »

Mais au désir exalté d'une communion avec l'immensité du monde succède, expériences faites, l'insupportable angoisse d'un temps qui se vide : « Mais, soudain, je viens de m'apercevoir que nous sommes seuls, absolument seuls, au milieu d'un monde qui nous est étranger. [...] J'ai peur ! J'ai peur ! J'ai peur ! Je ne veux pas rester ici ! Allons-nous-en ! »

Tous les grands voyageurs connaissent ce moment d'anéantissement, ce syndrome d'Hai-phong face aux sampans et aux jonques alanguis dans une eau jaunâtre, nauséuse, submergeant tout et d'où surgit la terrible question : existe-t-il de vrais voyages ? Cette sensation d'un vide qui se creuse sous les yeux, d'une inexorable dissolution de l'objet, d'une réalité qui se dérobe au moment même où l'on s'efforce de l'embrasser constitue

l'un des thèmes récurrents de *Tristes tropiques*, l'un des plus beaux livres qui soit sur le voyage et l'ailleurs : « Au terme d'un exaltant parcours, je tenais mes sauvages. Hélas, ils ne l'étaient que trop. [...] Ils étaient là, tout prêts à m'enseigner leurs coutumes et leurs croyances et je ne savais pas leur langue. Aussi proches de moi qu'une image dans le miroir, je pouvais les toucher, non les comprendre.<sup>4</sup> »

Revient alors cette mélancolie, ce désespoir constructif, l'autre fil rouge de Gobineau : « Oui, je vous l'assure, disait-elle. Je regrette ce temps comme le meilleur de ma vie. Je suis assurément bien reconnaissante au comte de P. d'avoir fait nommer M. Conti secrétaire à la légation ottomane dans cette cour ; mais, s'il n'y avait pas réussi, eh bien, je serais encore dans cet Orient, que j'ai trop rapidement traversé, et qui éveille au milieu de mes souvenirs les sensations les plus heureuses, les plus brillantes, les plus inoubliables que j'aie jamais éprouvées. »

On a rappelé qu'il était mort sur un quai de gare. Quelle fin ! « Au fond, la solitude de l'écriture a parfaitement convenu à Joseph Arthur de Gobi-

4. Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Éditions Plon, 1955.

neau, qui a voulu rester comme le chat qui s'en va tout seul », disait aussi Nicolas Bouvier.

Quelle fête que ces nouvelles ! Chacune nous fait monter dans le Transsibérien d'un autre envoûtant voyageur, et peu importe que Cendrars n'y ait jamais mis les pieds : « Rompez vos amarres ! Rompez vos liens ! Le fabuleux est partout. Si s'étonner est chez vous aussi naturel que boire et manger, vous irez de surprise en surprise. Votre curiosité ne sera jamais rassasiée. Mêlez-vous aux gens, mêlez-vous aux peuples, mêlez-vous aux races du monde entier. Réjouissez-vous de la diversité des spectacles et des mœurs. Sur-tout ne vous fixez nulle part avant d'avoir étanché votre soif. »

Richard Labévière

*Alger, le 11 septembre 2007*

I

LA DANSEUSE DE SHAMAKHA

DON JUAN MORENO Y RODIL était lieutenant dans les chasseurs de Ségovie, quand son régiment se trouva entraîné à prendre part à une insurrection militaire qui échoua. Deux majors, trois capitaines et un couple de sergents furent pris et fusillés. Quant à lui, il s'échappa, et, après avoir erré pendant quelques mois en France, dans un état fort misérable, il réussit, au moyen de quelques connaissances qu'il s'était faites, à se procurer un brevet d'officier au service de Russie, et reçut l'ordre d'aller rejoindre son corps au Caucase où, dans ce temps-là, bonne et rude guerre était le pain quotidien.

Le lieutenant Moreno s'embarqua à Marseille. Il était naturellement d'une humeur assez austère ; son exil, sa misère et, plus que tout cela, le chagrin profond de quitter pour bien des années au moins une femme qu'il adorait, redoublaient ses dispositions naturelles, de sorte que personne moins que lui n'était tenté de rechercher les joies



de l'existence. À force de naviguer, le bâtiment qui le portait vint prendre terre au fond de la mer Noire, à la petite ville de Poti. C'était alors le port principal du Caucase du côté de l'Europe.

Sur une plage, sablonneuse en partie, en partie boueuse, couverte d'herbes de marécage, une forêt épaisse, à moitié plongée dans l'eau, s'éloignait à l'infini dans l'intérieur des terres, en suivant le cours d'un fleuve large, au lit tortueux, plein de roches, de fanges et de troncs d'arbres échoués. C'était le Phase, la rivière d'or de l'Antiquité, aujourd'hui le Rioni. Au milieu d'une végétation vigoureuse, ici règne la fièvre, et tout ce qui appartient à la nature mouvante en souffre autant que la nature végétale y prospère. La fièvre a usurpé là en souveraine le sceptre d'Acté et des enfants du Soleil. Les maisons, construites au milieu des eaux stagnantes et sur les souches des grands arbres élagués, s'élèvent en l'air sur des pilotis afin d'éviter les inondations ; d'énormes trottoirs de planches les unissent les unes aux autres ; les toits lourds couverts de bardeaux projettent en avant leur carapace épaisse et garantissent, autant que faire se peut, des pluies fréquentes, les croisées étroites de ces habitations semblables à des coques d'escargot.